

Comptes rendus

Anthony KALDELLIS, *Le discours ethnographique à Byzance. Continuité et rupture*, traduit de l'anglais par Ch. Messis et P. Odorico, Paris, Les Belles Lettres, 2013, 248 p.

Pour définir l'ethnographie byzantine, l'auteur explique qu'il s'agit d'un genre littéraire: les descriptions des peuples étrangers tels que les Byzantins les percevaient s'ils leur prêtaient attention. Car le problème auquel ce livre est consacré est justement celui-ci: géographes et voyageurs byzantins, malgré la connaissance qu'ils devaient avoir de pays avec lesquels ils ont eu des contacts, n'estimaient pas nécessaire de transmettre leur savoir. Il y a là une césure, l'abandon d'une tradition de la littérature grecque antique. Selon M. Kaldellis, il s'agit d'un genre littéraire et c'est ainsi qu'il faut envisager la présence des données ethnographiques dans l'antiquité tardive, tandis qu'elles font défaut après le VII^e siècle.

Des exemples classiques révèlent quelle ethnographie entendent faire les historiens de la première de ces époques: Procope s'efforce de donner une description «objective» d'une région, de ses habitants (Vandales ou Goths) et de leurs coutumes, Priscus offre le récit de son ambassade auprès d'un peuple étranger (les Huns), de sorte que la narration est rédigée à la première personne. On nous fait remarquer que le premier cas est encore le plus proche de la tradition antique, car les renseignements concrets y abondent; Priscus, déjà, saisit le prétexte de mettre en contraste ce qui forme la supériorité de la société romaine – ses lois, son organisation d'Etat – et sa corruption qui l'accoutume à une décadence morale en la rendant sous cet angle inférieure aux barbares.

L'absence des informations ethnographiques pendant les siècles suivants, jusqu'au XIV^e, ne peut être justifiée par le manque d'occasions qui eussent permis aux Byzantins une connaissance détaillée des peuples étrangers, puisque ambassadeurs, espions ou prisonniers étaient capables de rapporter de nombreuses informations. D'autre part, il n'existe pas une description de l'Empire due à un Byzantin de cette époque; les seules exceptions sont les *Taktika* de Léon VI, lequel, d'ailleurs, suit fidèlement le *Strategikon* de Maurice, et *De administrando Imperio* de Constantin VII, mais le but poursuivi par ces auteurs était d'instruire l'héritier du trône, ces ouvrages étant des manuels de politique.

L'intérêt pour les peuples étrangers ne se trouve pas plus chez Anne Comnène et chez Kinnamos que chez leurs prédécesseurs des X^e–XII^e siècles. Le regard de Psellos, de Choniatès et d'Attaleiatès porte sur leur propre société et surtout sur la cour impériale dont ils sont les critiques. L'image des Petchenègues chez Psellos est attentivement examinée pour montrer que la position adoptée à leur égard dans la *Chronographie*, présentant ces barbares danubiens comme des sauvages, était une construction littéraire destinée à soutenir une politique agressive, tandis qu'un écrit contemporain de Jean Mauropous justifiait la politique opposée en exaltant l'effet transformateur de la christianisation. On aurait donc là un exemple des débats entre des partis de la cour reflétés dans une rhétorique bipolaire. Orthodoxes ou païens, les ennemis ont donc été décrits selon les besoins du moment.

Les chapitres suivants développent cette idée. Devant les victoires des nations non-chrétiennes qui assiégeaient l'Empire, les écrivains byzantins, pour lesquels il était impossible de concevoir la défaite de l'ordre romain chrétien, ce qui aurait contredit leur idéologie fondamentale, se sont vus obligés d'éviter toute description ethnographique.

Andrei Pippidi

Rev. Études Sud-Est Europ., LII, 1–4, p. 377–405, Bucarest, 2014